chent tous les moyens de l'éluder soit par la voie diplomatique, en négociant des conventions particulières avec l'Amérique centrale, soit par la force, en favorisant des flibustiers comme Walker, qui en subjuguant le Centre-Amérique, mettraient à la disposition des Américains, avec un pays riche et fecond, un des points les plus importants pour le commerce du monde. Il paraît que les gouvernements de France et d'Angleterre viennent de rappeler les Etats-Unis à la modération ; on parle d'une note adressée à M. Buchanan, président de l'Union, et annonçant l'intention des deux puissances d'insister pour le maintien provisoire du traité Clayton-Bulwer, afin de donner toute facilité et toute garantie du transport des malles entre les deux océans.

Cette démarche diplomatique aura pour résultat de rassurer les états de Nicaragua et de Costa-Riga, qui redoutent avec raison l'application des doctrines exclusives de Monroë à leur territoire. Elle ne sera pas, en second lieu, sans influence sur les élections qui se font actuellement aux Etats-Unis. La question du Centre-Amérique qui était une excellente occasion pour se rendre populaire, elle échappe à Mr, Buchanan, et les Etats-Unis ne sont pas accoutumés à voir leur président reculer. Aussi paraît-il que les élections sont généralement favorables aux républicains adversaires des démocrates et des partisans de l'esclavage.

DE L'ORIGINE DES AMÉRICAINS.

On a long-temps et souvent discuté la question de savoir d'où les *Américains* sont sortis et comment leur pays s'est peuplé d'hommes et d'animaux ; la solution est encore à trouver et l'on n'a fait jusqu'ici que substituer des systèmes à d'autres systèmes. Les *Américains* eux-mêmes fournissent très-peu de lumières sur ce point important de leur histoire. Ce qu'on ne peut se dissimuler, c'est que les habitants de ce vaste continent, à l'époque de la découverte, présentaient tous caractères qui distinguent les sociétés naissantes, ou du moins les peuples nouveaux. Au Mexique, par exemple, au Pérou-même, où l'on trouva des gouvernements établis, la civilisation n'était qu'ébauchée, et l'histoire des souverains de ces contrées était toute-moderne. Si, à force de recherches, on a découvert en Amérique des monuments anciens, nous voyons que l'époque de leur construction ne remonte qu'aux premiers siècles de l'ère vulgaire ; et toutes les circonstances nous montrent que l'Amérique ne s'est peuplée qu'après l'ancien continent.

Les *Caraïbes*, qui s'estimaient plus que toutes les autres nations voisines, ne savaient rien de leur origine, et ils paraissaient mêmes s'en mettre fort peu en peine ; leurs ennemis suppléaient à ce silence par des contes plus ou moins absurdes : les uns les faisaient naître d'un serpent, les autres d'un tigre. Plusieurs peuplades reconnaissent leurs ancêtres dans certains rochers de leurs montagnes ; il y en a qui se prétendent issus du soleil, d'autres se nomment enfants de la terre qui, disent-ils, produisit autrefois des hommes comme elle produit aujourd'hui des plantes ; et il est à remarquer que cette singulière opinion paraît empruntée de la doctrine des anciens Egyptiens qui, au rapport de Diodore, assuraient que les limons du Nil, echauffés par les rayons d'Osiris, formèrent les premiers hommes. On trouve encore d'autres mentions d'origines semblables dans l'histoire des peuplades américaines : les rivières, les etangs, jusqu'aux troncs d'arbres passent chez beaucoup d'entre elles pour auteurs de leurs races, et il n'est pas sur ce point d'idée absurde ou extravagante qu'on n'y trouve sérieusement établie.

Les Européens se sont livrés à des conjectures d'un autre genre. Les uns font descendre les *Américains* des *Tartares ;* d'autres les font sortir des côtes de l'Afrique ; quelques-uns même en ont fait les descendants des Hébreux.

On a vu, disent ces derniers, chez diverses tribus américaines des traces sensibles de la circoncision ou du moins d'un opération analogue ; on y a vu la polygamie permise, l'aversion pour la chair de certains animaux, l'usage des onctions et des ablutions ; au moral, on a remarqué chez les *Américains* tous les travers, tous les vices que Moïse et les prophètes reprochaient aux *Juifs :* donc les *Juifs* ont engendré les *Américains*. Et qui sont ces *Juifs ?* évidemment ceux que Salmanazar chassa de leur pays dans le huitième siècle avant Jésus-Christ.

Les seconds s'appuient sur quelques faits particuliers, desquels il résulte que des navires, poussés par les vents, ont abordé, soit en Amérique, soit en des contrées lointaines ; et ce qui est arrivé une fois peut arriver mille fois. Au commencement du dernier siècle, un bateau sorti de Ténériffe, chargé de vin, avec un équipage de six hommes, et faisant voile pour l'île de Palma, l'une des Canaries, fut jeté sur le rivage de l'île de la Trinité, voisine de l'Amérique. Dans le XV siècle, un bateau *biscaïen*, après avoir aperçu des terres très-éloignées à l'occident, vint aborder à Madère où se trouvait alors Christophe Colomb. On trouve dans les monuments anciens des récits d'événements pareils. Un bâtiment *phénicien* découvrit, suivant Diodore, des rivages nouveaux ; il arriva à une île d'une immense étendue. St. Augustin a pensé que c'était par des accidents de ce genre que les îles de la mer avaient reçu leurs premiers habitants.

On pourrait ajouter que cette opinion est fort ancienne, et que les *Latins* au moins pressentaient la découverte de quelque continent occidental. "Un temps " viendra, fait dire Sénèque à l'un des " personnages de sa tragédie de Médée, " un temps viendra où l'océan n'opposera " plus de barrières aux navigateurs ; une " grande terre se montrera aux navires " poussés par le vent d'Est, et les limites " du monde ne seront plus à Thulé, (l'Islande)."

Dans la première hypothèse, on suppose qu'il existe ou qu'il a existé quelque communication entre l'extrémité orientale de l'Asie et l'Amérique Septentrionale. On avait cru d'abord que cette communication se trouvait à l'extrémité opposée, mais la découverte des détroits de *Magellan* et de *Le Maire* fit evanouir cette idée. Quant à la jonction des terres septentrionales, ça été long-temps un problème que les plus constants efforts de quelques navigateurs intrépides n'avaient pu résoudre. Mais aujourd'hui la découverte récente d'un passage par eau au pôle arctique, où s'est immortalisé le Cap. McClure, vient de donner un démenti à toutes les conjectures qu'on avait formées. Tout ce qu'on sait positivement, c'est que certaines parties des frontières orientales de l'Asie sont très-rapprochées du continent américain, et lorsqu'on examine avec attention la configuration de ces régions polaires, on est tente de croire que les îles qui séparent les deux continents et surtout la chaîne des îles Aléutiennes, ne sont que les restes de quelques terres basses qui les unissaient autrefois, et qu'à la suite de quelque grande catastrophe l'océan aura submergées.

(*A continuer.*)

ENIGME.

Mon cœur se plaît dans une république
Que j'enrichis de dons toujours nouveaux ;
Et c'est ainsi que les monts de l'Attique
Ont dû jadis leur gloire à mes travaux.

Dans tous les temps, ma divine industrie
Offrit aux arts un exemple cité;
Quoi ! d'étonnant ? le ciel est ma patrie,
Si l'on en croit la docte antiquité.

Le *mot* de la dernière énigme est le 1er. *jour de l'année*

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de *l'Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle . . . . . M. A Gosselin.
Chez les Externes . . . MM. { F. Gagné, P. Doherty.

N. M. HUOT, Gérant.